



Charles Briand
Le bataillon de fer

La guerre du champagne, 9 avril 1911



Editions Ex-Aequo
Éditeur militant

Charles BRIAND

Le bataillon de fer

La guerre du champagne - 9 avril 1911

Dépôt légal janvier 2011

**©Tous droits de reproduction, d'adaptation
et de traduction intégrale ou partielle, réservés pour tous pays.**

Éditions Ex Aequo
42 rue sainte Marguerite
51000 Châlons-en-Champagne
<http://www.editions-exaequo.fr>

BIOGRAPHIE	3
BIBLIOGRAPHIE.....	5
PREMIERE PARTIE.....	6
RETOUR DE GUERRE	7
LA FUITE	11
UN FRANÇAIS EN FRANCE	34
UN PATRIOTE.....	64
L'AUBE EN CHAMPAGNE.....	89
DEUXIEME PARTIE	102
FRANÇOIS, VIGNERON CHAMPENOIS.....	103
LA MARCHÉ DU BATAILLON DE FER	122
LE RETOUR.....	154
A BLIGNY	167

Biographie

Charles BRIAND est né le 2 février 1936 dans une famille de petits paysans de Montfort (près de Saumur) en Anjou.

À partir de 1950, son Certificat d'Études en poche il travaille sur la ferme de ses parents jusqu'à son départ au service militaire le 1^{er} août 1956.

Rentré d'AFN, 27 mois plus tard, il se marie le 2 décembre 1958 avec Marie Jeanne FRUCHAUD. Tous deux vont s'installer sur une ferme du Tarn-et-Garonne, entre Montauban et Toulouse, pour rester dans leur métier d'agriculteur.

Et fonder une famille où arriveront 5 enfants de 1960 à 1969.

Après une reprise par leur propriétaire et un stage de formation, Charles se retrouve conseiller agricole pour la Zone Témoin de Tauriac dans le Tarn de 1964 à 1975. Et dans l'Aube pour le Groupement de Développement Agricole de Champagne Crayeuse basé à Arcis-sur-Aube, de 1975 à fin février 1996, à l'heure de la retraite.

Depuis, toujours à ARCIS sur AUBE, Charles et Marie-Jeanne se consacrent à leur jardin, à l'un ou l'autre de leurs enfants installés aux environs de Troyes et se font une joie de chouchouter leurs sept petits enfants. Et... un arrière... en attendant...

Déjà **auteur de 10 livres** (publiés par les éditeurs nationaux) **Charles BRIAND** continue ses observations dans ce monde agricole qui a plus évolué en soixante ans qu'au cours du millénaire précédant. Ce qui ne l'empêche pas de militer au sein de l'AEAP (Associations des Écrivains et Artistes Paysans).

Bibliographie

LA BATTEUSE (roman 1991)

Le Cherche Midi Éditeur

DE MÈRE INCONNUE (roman 1991)

Le Cherche Midi Éditeur

LE SEIGNEUR DE FARGUEVIEILLE (roman 1993)

Le Cherche Midi Éditeur

LE VER'T EST DANS LE FRUIT (essai 1996)

Édition personnelle

LE PRINCE DE FARGUEVIEILLE (roman 1998)

Le Cherche Midi Éditeur

MA CULTURE BIOLOGIQUE (essai 2001)

Éditions Cheminements

ARRÊTE DE FAIRE L'ÂNE (roman 2001)

Éditions Cheminements

ON CAUSE COMME ÇA, ICITT' (dictionnaire 2002)

Éditions Cheminements

LE FOULARD DE L'AVIATEUR (roman 2002)

Éditions France Loisirs et De Borée éditeur

MAMAN JE PARS. C'est à cause de papa (roman 2005)

Éditions Cheminements

PREMIERE PARTIE

Retour de guerre

En ce début avril 1919...

Depuis le train qui le ramène chez lui, François regarde défiler la campagne française. Voilà deux jours qu'il est parti de Cologne en Allemagne où son régiment avait été envoyé après l'armistice du 11 novembre 1918. Deux jours qu'il est ballotté au gré des courbes du chemin de fer, assourdi par le tacatac... tacatac... tacatac... plus ou moins régulier des roues métalliques sur les joints des rails, bousculé à chaque arrêt quand les gens quittent le compartiment et quand d'autres voyageurs viennent prendre leurs places, assailli par les odeurs de charbon mal brûlé, par les fumées et par les vapeurs lâchées par la locomotive.

Au début le train roulait dans une campagne tranquille, aux champs bien alignés, aux villages propres, aux gares toutes plus modernes les unes que les autres. En fait, pour y vivre depuis plusieurs mois, François a pu constater que l'Allemagne a bien traversé la guerre. L'Allemagne, mais aussi la partie belge occupée par les troupes allemandes tout le temps de la guerre. Et même la partie française investie dès 1914. Ce n'est qu'après Rethel que tout s'est gâté. François s'est rendu compte que si le train roulait encore, il était souvent ralenti. Parfois stoppé. Il lui semblait que les voies mal entretenues ne permettaient pas une circulation normale. Et il fallait parfois attendre des heures, arrêté en pleine campagne, pour arriver à franchir les passages encore en réfection.

Quitte à somnoler... Et rêvasser... Et cauchemarder...

Enfin réveillé, François prend conscience que le convoi roule encore une fois au ralenti au milieu d'un paysage bouleversé. On dirait qu'un ouragan monstrueux a soulevé la terre et toutes les installations humaines pour les brasser et les laisser retomber dans le désordre. Au ralenti on passe entre des tas de pierres qui ont dû être des villages. On traverse des plantations de poteaux bizarres qui ont dû être des forêts. On longe des ruisseaux où sont à moitié immergées des ferrailles en train de rouiller : des carcasses de camions... des restes de chars... une cuisine roulante... des affûts de canons désarticulés dont les tubes monstrueux gisent lamentablement par terre.

Plus loin, quand on aborde les coteaux champenois on cherche en vain les vignes à Champagne. Elles devaient pourtant être là, puisque par endroits, émergent encore quelques sarments accrochés à des piquets plantés de guingois. Le reste a disparu comme sous le labour d'une charrue géante.

Et puis voilà que le train entre dans une zone où les éboulis semblent indiquer qu'il y avait là un bourg important. Au pas ou presque, la locomotive se fraye un passage dans ce paysage d'apocalypse. Il ne reste plus une seule

maison intacte. Plus un arbre entier. Plus une rue qui ne soit profondément défoncée ou encombrée de gravats. Plus un quartier sans trous béants remplis de débris de toutes sortes : des poutres, des restes de toitures, des tonneaux empilés n'importe comment, un pressoir tordu, des foudres défoncés... toutes choses qui semblent indiquer que les caves à Champagne ont été éventrées.

Plus loin, quand François aperçoit d'immenses pans de murs et la toiture en partie calcinée d'une grande bâtisse, il sait qu'il y a là les ruines de la cathédrale de Reims martyrisée par les obus allemands quatre années durant. L'un des fleurons, parmi les plus prestigieux du patrimoine français.

« **Ils ont osé** »

C'était la dédicace accompagnant la carte postale qu'avait reçue l'un de ses copains de tranchée. Juste ce qu'il fallait pour qualifier la barbarie de ceux qui prétendaient pourtant incarner une civilisation moderne. Et qui voulaient l'imposer aux autres.

Mais François ne s'en était pas étonné. Il savait depuis longtemps que des hommes sont prêts à tout pour asseoir leur domination.

Il en avait vécu lui-même l'expérience quelques années plus tôt, quand les dirigeants de la Marne avaient décidé de nier la qualité de Champenois des vigneronns de l'Aube. Bafoués, humiliés, ruinés, incapables de faire entendre leur voix, mais refusant catégoriquement d'être qualifiés de « Basse Champagne ou Champagne de deuxième zone » il avait fallu que les Auboiss s'organisent pour revendiquer et faire valoir leurs droits. Comme si « une guerre » avait été indispensable pour faire admettre aux Marnais qu'ils n'étaient pas seuls au monde.

Une guerre... le mot n'est pas trop fort... puisque la mobilisation des vigneronns auboiss avait rassemblé des milliers de personnes dans un impressionnant défilé serpentant à travers la ville de Troyes : **Le BATAILLON DE FER.**

En fin de soirée, quand le train entre sous la grande halle de la gare de Troyes et qu'il entend l'annonce de l'aboyeur, François est submergé par l'émotion :

« **TROYES... TROYES... terminus. Tout le monde descend. Avant de quitter votre place, assurez-vous que vous n'avez rien laissé dans le train.** »

Pris de vertige, François se retrouve au milieu d'une foule impatiente. Il ne voit pas les gens qui sont venus attendre un être cher, retour de guerre comme lui...

Non, lui, ce qu'il voit... 8 ans plus tôt, donc en ce 9 avril 1911... ce sont tous ces vigneronns, calmes, mais déterminés, venus pour montrer aux autorités et aux membres du gouvernement de la France, que l'Aube fait bien partie de la Champagne. La plupart sont venus à pied, comme un bataillon. Ils sont arrivés à Troyes après deux ou trois jours de

marche. Mais d'autres, les vieux, les femmes, les officiels, les porteurs de pancartes arrivent par trains entiers dans une gare transformée en fourmilière...

Ils sont cent... mille... dix mille... sans doute beaucoup plus ?

Ils sont venus de tous les villages l'Aube où la vigne devrait permettre à ceux qui la cultivent de gagner leur vie honnêtement. Mais entre les catastrophes naturelles et les conditions qui leur sont imposées depuis quelques années, la vigne ne rapporte plus rien. Les vigneron de l'Aube ont été réduits à la misère.

Et ce 9 avril, ils sont là, loin de leurs fermes, négligeant leur travail, faisant fi des exigences de la saison... pour manifester. On les connaît bien pourtant les paysans. On les sait calmes, polis, respectueux, disciplinés, soumis. On respecte leur timidité et leur esprit besogneux. On les estime pour leur ténacité dans le travail. On n'aurait jamais imaginé les retrouver dans un pareil défilé.

Faut-il qu'ils soient ulcérés par les problèmes que leur posent les nouvelles lois sur les délimitations de la zone viticole du Champagne pour qu'ils en arrivent à se révolter comme ça. Faut-il qu'ils soient déterminés pour oser affronter la troupe envoyée par Georges Clemenceau le ministre de l'Intérieur au lieu d'écouter leurs revendications. Alors que tout le monde sait que dans le midi, les militaires qui ont tiré sur les manifestants ont fait plusieurs morts...

Mais dans l'Aube, on manifeste dans le calme...

Même si on proclame :

La Champagne ou la mort.

C'est dire si l'instant est grave.

Pour l'instant François doit descendre du train. Et se renseigner pour savoir si un autre train peut encore le rapprocher de chez lui.

Quand il se rend compte qu'il lui faudra attendre toute la nuit pour espérer une correspondance, il n'hésite pas bien longtemps. Comme les marcheurs de 1911, il peut très bien rentrer à pied. Il aura ainsi l'occasion de revoir les paysages de son enfance.

Avant de quitter la ville, il prend le temps de se présenter dans quelques magasins encore ouverts. C'est qu'il prévoit de marcher longtemps à travers la campagne, donc d'avoir besoin de manger et de boire. Quant à se reposer, s'il en a envie il n'hésitera pas à faire comme le soldat en campagne, ce qu'il vient de vivre depuis deux ans, ou comme les marcheurs du Bataillon de fer huit ans plus tôt : dormir à la belle étoile.

Alors il prend la route... à pied... comme pour un pèlerinage. Il aura tout le temps de se souvenir de ce qu'a été sa vie. Tout le temps de reconstituer son histoire liée à celle du Champagne. Tout le temps de retrouver ses racines bien plantées dans le Barrois certes... mais aussi dans une autre région, l'Alsace. Un pays d'où est parti son père...

Voilà bientôt cinquante ans...

La fuite

Gerhard Ritzenthaler est né en 1854 à Eguisheim, une bourgade posée tout près de Colmar en Alsace.

De ses parents, petits paysans, le garçon a hérité le goût du travail bien fait et de l'honnêteté. Le goût de la fête aussi. Parce que les Alsaciens ont compris depuis longtemps qu'il ne suffit pas de travailler pour être heureux... il faut aussi savoir profiter de la vie.

Aussi bien, très tôt mis au travail, comme tous les gamins de cette époque, Gerhard avait connu les longues journées passées à trimer. Dans les champs pour labourer, semer, entretenir les cultures, ramasser les récoltes. Dans les prés, pour faucher, faner, mettre en meule et rentrer les fourrages permettant de nourrir le bétail tout l'hiver. Dans les écuries justement, soigner les bêtes tous les jours, quelle que soit l'humeur, quel que soit le temps, quels que soient les événements survenus dans la famille ou dans le village. Et puis transformer le lait pour en faire ce fromage qui a donné une réputation nationale et peut-être plus au Munster. Et puis s'occuper des vignes dans ces coteaux abrupts que les pluies d'orage ravinaient parfois, ce qui obligeait les vigneronns à remonter la terre avec leurs hottes si lourdes à la fin des interminables journées.

Enfin à la mauvaise saison, nettoyer les sous-bois et abattre les sapins. Il fallait ensuite débarder les grumes pour les amener à la scierie qui les transformait en poutres, en chevrons, en planches, en voliges. Enfin il fallait débiter les têtes des arbres destinées à faire du bois de chauffage. Et les amener au village pour les entasser dans les bûchers. Gerhard le racontait souvent : comme les autres il avait dû se mettre à dos les énormes chargements entassés sur la schlitte, pour les conduire sans dommage jusqu'aux abords du village. Il y fallait de la force, certes, mais surtout de l'adresse et une certaine science des pentes et des courbes imposées par les chemins de grumes. Mais c'est vrai qu'à 12 ans Gerhard était déjà un garçon costaud, courageux, entreprenant... toutes qualités bien appréciées dans le monde paysan. En prenant de la force, il s'était révélé comme l'un des meilleurs dans la discipline. Au contraire de son frère Bernhard qui avait toujours rechigné à se mettre dans les rails. Surtout après s'être laissé emporter bêtement au grand désespoir de leur père qui n'avait réussi à rattraper le coup que d'extrême justesse pour éviter l'accident. À la grande honte du grand-père qui avait longtemps été considéré comme le meilleur schlitteur de la région.

Cela n'empêchait pas l'aîné d'être jaloux de la considération accordée à son jeune frère. Sans vouloir admettre que lui-même trouvait toujours des prétextes pour en faire le moins possible. Et au moins pour se plaindre et pour râler. Il n'y avait qu'un domaine où il était plein d'allant. Celui de la fête... qu'il n'hésitait pas à prolonger jusqu'au bout de la nuit. Il est facile d'imaginer quelle « forme » il tenait le lendemain. Et « l'enthousiasme » qu'il mettait dans l'accomplissement de son travail.

On peut le comprendre, le père ne tolérait pas ce genre de conduite. Il essayait de faire preuve d'autorité : prenait des sanctions, réduisait l'argent de poche, interdisait à son fils de sortir le dimanche suivant, lui rappelait ses devoirs d'aîné qui devait donner l'exemple à son cadet. Peine perdue, quelques semaines plus tard, tout recommençait.

Et puis l'affaire s'était dénouée brutalement. Un soir de fête encore, quand le garçon était rentré au bercail passablement amoché après une bagarre qui avait opposé « sa bande » aux jeunes d'un village voisin. Une question de suprématie ? Une histoire de filles ? Un dérapage dû à l'alcool ? Tout cela à la fois ? Toujours est-il que dans les jours suivants, les gendarmes s'en étaient mêlés... parce que Bernhard avait gravement blessé l'un de ses antagonistes. Reconnu responsable, il avait été mis en demeure de choisir : entre un passage devant un juge au risque d'être condamné à la prison, ou un engagement dans l'armée, ce qui permettrait de passer l'éponge.

Plutôt que le déshonneur de la famille, le père Ritzenthaler avait fait le choix de pousser son fils vers l'engagement. Même si la mère essayait de temporiser... pour soutenir son premier né, c'est à cette solution que dut se ranger le garçon. Il avait donc signé pour cinq ans. Et n'était jamais revenu au pays. Il n'avait même donné que peu de nouvelles. Comme on peut l'imaginer, la maman en avait éprouvé un profond chagrin. Surtout quand elle avait su quels dangers courait son enfant engagé dans des guerres de colonisation où tous les malheurs pouvaient arriver : blessures, mutilations, maladies, mort même.

Pour avoir côtoyé les coloniaux d'Indochine ou d'Afrique, François comprend très bien ce qui se passait à cette époque-là. Même si on était loin des centaines de milliers d'hommes risquant leur peau à combattre sous les ordres du premier Empereur Napoléon au début du siècle.

Mais en Alsace, comme dans toutes les provinces françaises, on vivait heureux. François en avait souvent entendu parler par son père, par son grand-père maternel et par les nombreux anciens qui avaient vécu du temps de l'Empire, tout le monde travaillait, tout le monde prospérait, tout le monde vivait bien.

La France était dirigée par l'Empereur Napoléon III dont la politique nationale assurait une certaine aisance dans toutes les couches de la société. Même si certains opposants le voulaient fêtard, séducteur, inconséquent, incompetent... uniquement héritier des bons souvenirs qu'avait laissé son oncle Napoléon... le Grand.

Ils voulaient oublier, qu'au début du XIX^e siècle, après l'éloignement du premier Empereur, les Rois et leurs cortèges de courtisans qui avaient remis la main sur la France n'avaient restauré... que leurs privilèges. N'hésitant pas à réinstaurer le servage pour ne pas dire le quasi-esclavage du petit peuple et surtout des petits paysans. Ils avaient réduit ceux qui avaient suivi Napoléon à l'état de « demi-solde » au sens financier et humiliant du terme. Et avec quel empressement, ils avaient repris leurs intrigues de Cour, manœuvres qui avaient pourtant amené Louis XVI, leur précédent roi, à sa perte. Et la mise à l'écart de leur caste par la même occasion.

En 1824, après le décès de Louis XVIII, le deuxième des frères du Roi guillotiné, le troisième avait été couronné sous le nom de Charles X. Mais pas plus que les autres, le vieux bonhomme (de 67 ans) n'avait réussi à calmer le besoin de liberté des gens du peuple. 1830 l'avait vu déchoir. Jusqu'à être obligé d'abdiquer au profit d'un cousin (descendant de cousin) intronisé sous le nom de « Louis Philippe, Roi des Français ». Un Roi de paradoxe surtout, puisque fils de Philippe Égalité qui comme député acquis aux idées républicaines?... ou avec l'idée de prendre sa place?... avait voté pour la mort du Roi Louis XVI, son propre cousin... avant d'être guillotiné à son tour.

Les choses auraient pu s'arranger, si Louis Philippe avait su imposer ses volontés de libéralisme et mettre en sourdine les ambitions des uns et des autres, avides de pouvoir.

Ambitions de ses cousins et des aristocrates grands propriétaires qui sentaient que leurs pouvoirs de droit divin étaient en train de leur échapper.

Ambitions de certains nostalgiques de la République qui rêvaient de rétablir « l'autorité du Peuple » sans trop savoir ce que ça représentait parce que depuis la « Révolution » 50 ans plus tôt, deux générations étaient passées...

Ambitions des nostalgiques de l'Empire qui regrettaient les bienfaits d'une société que Napoléon leur avait fait entrevoir. Et qui intriguaient pour faire émerger un vrai Chef de la famille Bonaparte. Un Chef qui avait fini par apparaître sous l'identité de Louis-Napoléon Bonaparte, un neveu de l'Empereur déchu. Un homme que les royalistes se firent un devoir de saisir pour l'emprisonner « à vie » au fort de Ham. Un astucieux qui leur avait faussé compagnie de la façon la plus simple

et la plus efficace qui soit : en plein jour, habillé comme un charpentier, une planche sur l'épaule, il était tout simplement sorti par la grande porte, au nez et à la barbe des gardiens de sa prison.

Expatrié, il lui avait suffi d'attendre en Angleterre que les réformes maladroites de Louis-Philippe et de ses pairs finissent par faire monter en régime les oppositions de toutes sortes, jusqu'à provoquer une nouvelle révolution en février 1848. Et l'instauration d'une nouvelle république... soixante ans après la première.

Rentré en France Louis Napoléon Bonaparte n'eut pas beaucoup de mal à se faire voir comme le seul recours raisonnable. Puis à se faire élire Président de cette deuxième République. Puis à se faire bien voir en donnant du travail aux gens du peuple. Il ne lui restait plus qu'à dissoudre les assemblées, à faire réprimer les manifestations d'opposants et à organiser un plébiscite ratifiant le Coup d'Etat qui allait le faire proclamer Empereur des Français sous le nom de Napoléon III. On était le 2 décembre 1852. Soit la date anniversaire du couronnement de son oncle, un demi-siècle plus tôt.

À partir de là, la France avait connu une espèce de révolution silencieuse. L'empereur avait fait admettre aux Français que la prospérité ne s'acquiert qu'en travaillant sérieusement. Il avait lancé et organisé les grands travaux qui devaient moderniser tout le pays. Dans l'agriculture. Dans l'industrie. Dans le commerce. Dans l'investissement : à Paris pour l'aménagement de la ville et la percée des grands boulevards. Partout en France, avec l'allongement des lignes de chemin de fer jusqu'au fin fond des campagnes, avec le percement des canaux permettant aux péniches de transporter d'énormes chargements, avec l'aménagement de plusieurs ports, dont celui de Paris n'était pas le moindre, avec la mise en place de nombreuses institutions facilitant la vie des Français, avec la construction de nombreuses écoles destinées à donner un minimum d'instruction aux petits Français.

L'agriculture était florissante. D'autant plus que les nouveaux modes de transport, le train et les péniches favorisaient le commerce entre les régions et la capitale. L'industrie était en plein essor, car il fallait bien fabriquer ces rails et ces locomotives et ces wagons et ces péniches qui sillonnaient le pays. Tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Tout aurait pu être pour le mieux... si ?

Si les ambitions de l'Empereur s'étaient limitées à la France. Ou aux régions : comme la Savoie et le comté de Nice qui ne demandaient qu'à s'y rattacher pour profiter de la croissance dont tout le monde parlait.

Malheureusement, la nostalgie des fameuses conquêtes européennes de son oncle ne pouvait qu'inciter Napoléon III à tenter lui aussi l'aventure. Il avait pourtant compris qu'il valait mieux éviter de chatouiller les pays voisins dont les titulaires des familles régnantes étaient responsables de l'abdication de Napoléon I^o, celui qu'ils avaient toujours considéré comme « l'usurpateur »... Pour étendre l'influence de la France dans le monde et lui assurer un empire colonial conséquent, l'empereur français avait envoyé des troupes en Crimée, en Chine, en Cochinchine, en différents pays d'Afrique. Avec un certain succès. Les autres puissances européennes en faisaient autant. Alors elles laissaient faire.

Mais Napoléon III est allé trop loin. Par exemple au Mexique quand il a voulu écarter le président Juárez Garcia et imposer un empereur venu d'Europe. Après plusieurs années, la lutte tourna en défaveur de Maximilien. Abandonné par les siens, isolé, fait prisonnier, le malheureux finit devant un peloton d'exécution en 1867.

Cet échec de l'empereur français n'était pas le meilleur moyen pour lui attirer les sympathies des autres cours régnantes d'Europe, toujours méfiantes à l'égard du descendant de « l'usurpateur ». Dont François-Joseph l'Empereur d'Autriche, le propre frère de Maximilien. Dont le Roi de Prusse qui profita de l'affaiblissement de Napoléon pour le provoquer et le défaire après une guerre éclair en 1870.

Notre armée en déroute, Napoléon III fait prisonnier, la France était à la merci du Prussien. Sauf que Léon Gambetta organisa la résistance pour l'empêcher de s'emparer de Paris. Et que son compère Adolphe Tiers mit sur pieds une nouvelle république. Donc un état. Donc un interlocuteur capable de négocier immédiatement avec l'ennemi.

Le bonhomme n'était pas vraiment en position de force. Il avait en face de lui un Bismarck d'autant plus difficile à manœuvrer qu'il se savait soutenu par un Roi de Prusse à l'arrogance incommensurable. Un monarque tellement imbu de sa personne qu'il s'autorisa à se faire sacrer « Empereur d'Allemagne » dans la galerie des Glaces du Château de Versailles, le fief du plus grand de nos Français, Louis XIV, le « Roi Soleil... » Ni plus ni moins. Le président français soupçonna-t-il le Prussien de vouloir s'accaparer aussi toute la France ?

Alors il se défendit becs et ongles. Même s'il dut faire d'inimaginables concessions. Comme celle qui consistait à sacrifier deux de nos plus belles provinces. Avec les mines de potasse en Alsace et les mines de charbon et de fer en Lorraine. Et toutes les industries qui en dépendaient. Et surtout avec les presque deux millions d'habitants qui y vivaient. Quel sacrifice !